

L'île en soi

Marie-Andrée Lamontagne

Numéro 60, printemps 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/79222ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lamontagne, M.-A. (2015). Compte rendu de [L'île en soi]. *L'Inconvénient*, (60), 47-49.

L'ÎLE EN SOI

Marie-Andrée Lamontagne

C'est un état insidieux, fait d'étranges sentiments, inadéquation, insatisfaction, de tous ces préfixes privatifs, disent les linguistes, et qui vous laisse assis au bord du ruisseau, à regarder passer les coquilles de noix à la voile gonflée des grandes caravelles. Je ne sais qui a forgé l'expression « exil intérieur », mais qui a connu cet état et lit la phrase ci-dessus n'a nul besoin d'explications.

Aux autres, il faut rappeler la justesse et la précision du langage quand il parvient ainsi à traduire au mieux l'étrangeté et la mise à l'écart volontaire comme état d'esprit de tous les jours, sans éclats dramatiques, du genre adieux déchirants faits sur le quai, sa valise au pied ; ou précipités, dans une voiture ou dans quelque lieu retiré, puisque les autres sont à vos trousses et qu'il faut faire vite ; ou refusés, parce que personne, ni famille, ni proches, ni amour, ne doit savoir que vous partez, vous qui êtes l'ennemi du régime, de la patrie ou de la tribu – au choix. L'exil intérieur ne fait pas de bruit. Il ne claironne pas sa dissidence. Est-il moins douloureux, moins noble, dès lors qu'il passe le plus souvent inaperçu ? Pourtant, la petite voix qui chantonne au bord du ruisseau, mais tout bas, voire dans son for intérieur,

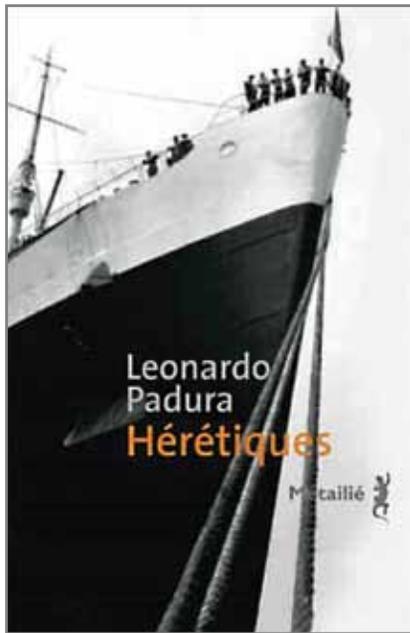
quand s'éloignent les coquilles de noix de l'insignifiance qui amusent les foules et qu'il ne reste plus que l'essentiel : les livres, des conversations choisies, sa conscience, la pensée, la pratique de son art et vivre, vivre, oui – quel autre nom lui donner sinon celui de joie ?

Tous les exilés intérieurs sont des hérétiques, même si l'inverse n'est pas forcément vrai. On pourrait d'ailleurs penser que la plupart de ceux-ci, à un moment donné, font plutôt le choix de partir tant leur situation devient intenable. S'ils sont cubains, comme dans le dernier roman traduit en français de Leonardo Padura, c'est à Miami qu'ils s'établissent, sans cesser de scruter la mer chaque matin. S'ils sont juifs, qu'on est au 17^e siècle et toujours dans le roman de Padura, c'est Amsterdam qui apparaît comme la ville idéale, où la tolérance fait prospérer les affaires de chacun, juifs et goyim. Bien entendu, les choses ne sont jamais aussi simples, les rôles aussi clairement distribués que l'Histoire, rétrospectivement, s'emploie à les restituer. Par exemple, c'est aussi à Amsterdam que Baruch Spinoza est excommunié par la communauté juive qui est la sienne. Il ne sera pas le seul. Dans les faits, de tout temps, il règne un grand désordre dans les esprits et les

institutions, et il faut se tâter chaque jour pour savoir ce que l'on veut, pourquoi et comment on compte l'obtenir.

C'est un tableau attribué à Rembrandt. Dans *Hérétiques*, le peintre n'est désigné que par le titre de maître, puisque grande est la crainte déferente qu'il suscite auprès de ses contemporains. Le tableau porte une date : 1647. Il représente un jeune juif sépharade d'Amsterdam, au regard saisissant, à moins qu'il ne s'agisse d'un portrait, dans le style naturaliste, du Jésus des chrétiens. Quoi qu'il en soit, ce petit format vaut aujourd'hui des millions, comme l'ont bien compris ceux qui l'ont inscrit à une vente aux enchères, à Londres, où il surgit inopinément au début du 21^e siècle. Sa valeur, sa provenance, son sujet : c'est bien pourquoi son destin aura été tortueux. Et c'est précisément ce que raconte *Hérétiques* en suivant les mille détours de la vie, mais sans jamais perdre le cap.

Ce que l'on sait assurément, c'est que, le 27 mai 1939, le tableau est dans les valises du docteur Isaías Kaminsky, lequel se trouve à bord du *S.S. Saint-Louis*, immobilisé dans le port de La Havane. Mais où va-t-il ensuite ? Pour en avoir une idée, voyons d'abord ce qui s'est passé auparavant. Ayant fui



Cracovie, où l'air devient de plus en plus irrespirable pour les juifs, le docteur Kaminsky a acheté à prix d'or, pour sa femme, sa fille et lui-même, des places sur ce navire dont aucun pays d'Amérique ne veut, puisqu'il transporte neuf cent trente-sept passagers juifs, ce qui est beaucoup, en ces temps où l'antisémitisme s'affiche de manière éhontée. La Havane est pourtant leur dernière chance. La Havane, où, grâce à ce tableau qu'il sait de grande valeur, le docteur Kaminsky croit pouvoir refaire sa vie et celle de sa famille au sein de la communauté juive cubaine. Son frère Joseph est établi là depuis plusieurs années. C'est à ce dernier qu'il a d'ailleurs confié, quelques mois plus tôt, son fils Daniel, huit ans, sans soupçonner que cette mise à l'abri temporaire deviendrait permanente et qu'en définitive l'enfant serait élevé par son oncle et deviendrait cubain. On s'en doute : jamais la famille ne sera réunie. Et le tableau ? Avant que le *S.S. Saint-Louis* ne soit impitoyablement refoulé avec ses passagers, des fonctionnaires de l'immigration corrompus sont montés à bord et en sont redescendus, plusieurs tractations désespérées ont eu lieu, ignorées de la foule que l'événement a rassemblée dans le port. Le tableau en faisait-il partie ?

Monstrueux et fascinant roman noir, *Hérétiques* croise les fils de destinées fort différentes et pourtant liées par ce tableau présent dans la famille Kamin-

sky depuis plusieurs générations. Venu de Russie, peint à Amsterdam, trônant un temps dans le salon d'un Cubain enrichi par les trafics et les magouilles après la Révolution, le tableau est sorti, avec deux autres petits formats de même facture, de l'atelier de Rembrandt où fut un jour admis comme élève un jeune juif pauvre, Elías Ambrosius, déterminé à devenir peintre, dût-il pour cela braver l'interdit de représentation humaine imposé par le judaïsme afin de se garder de l'idolâtrie. Même sinieuse et à rallonges, cette dernière phrase n'épouse pas assez la destinée du tableau qui sert ici de fil rouge au romancier pour montrer le désarroi, les hésitations, les dilemmes moraux de quelques figures d'hérétiques de tous les temps. C'est que la phrase n'aura plongé qu'en amont, c'est-à-dire dans le passé, jusqu'à faire croire que *Hérétiques* est un roman historique, alors que c'est le présent qu'il donne à voir dans toute sa pesante vacuité.

PIÉGÉS

Mario Conde est un personnage que les lecteurs de *Électre à La Havane* ou de *L'Automne à Cuba* retrouvent ici avec plaisir. Un temps policier, il a pris depuis sa retraite. Imbibé de rhum, comme à son habitude, il traîne dans La Havane de 2007 où nombre d'enquêtes anciennes se rappellent à lui, au détour des rues. Conde se fait vieux. Il songe même à épouser Tamara, c'est dire, et cela, même si la principale intéressée n'en demande pas tant. Le temps passe pour tout le monde, mais, pour Conde, au début du roman, il paraît s'être figé à jamais sur un horizon bas. Éternellement fauché, l'homme vivote du commerce de livres anciens né de la dispersion des bibliothèques privées des Cubains fortunés qui ont fui le régime castriste. Ce n'est que lorsque l'action démarre que le temps semble pour lui se remettre en marche.

Introduit par un exilé cubain de ses amis surgit un jour, devant Conde, le fils de Daniel Kaminsky, Elías, peintre lui aussi, mais à New York, et manifestement riche puisqu'il lui propose un contrat fort bien payé : enquêter sur le sort qu'a connu à La Havane le tableau

qui aurait dû revenir à son père. Elías Kaminsky a réussi à en bloquer la vente à Londres. Mais pour le récupérer, il lui faut savoir entre quelles mains l'objet est passé sur l'île, et savoir aussi pourquoi Daniel Kaminsky, homme rangé ayant émigré à Miami où il n'aspirait qu'à mener une vie tranquille entre travail, femme et enfants, ce qui fut son lot, pourrait bien aussi, au nom de ce tableau, avoir commis un jour un acte terrible.

Ce point de non-retour, alors que la vie somme chacun de choisir ses allégeances, plusieurs des personnages de *Hérétiques* feront face tôt ou tard au cours de leur existence. Ils y répondront de différentes façons, mais ce sera chaque fois pour basculer, à leur corps défendant, dans une forme d'hérésie. Outre une maestria déployée dans le plan général du roman, Padura fait preuve ici d'une réelle érudition historique, ce qui n'a rien pour étonner chez l'auteur de *L'homme qui aimait les chiens* (roman d'ailleurs repris récemment en poche, dans la collection « Points »). Le terme *hérétique*, explique-t-il en guise de préambule, apparaît à la fin du 2^e siècle, sous la plume d'Irénée de Lyon, pour désigner les chrétiens gnostiques. La gnose, explique à son tour le *Dictionnaire des religions* de Paul Poupard (PUF), est une philosophie religieuse mêlée de christianisme, de judaïsme et de paganisme, au nom de laquelle la connaissance des mystères de la terre et du cosmos importe plus que la foi en Dieu.

Nous y voilà. À bien y penser, cette définition, qui n'est pas dans le roman, en fournit peut-être l'une des clés. De manière similaire sera ici jugé hérétique par les siens celui pour qui maîtriser l'art de peindre en s'efforçant de rendre sur la toile le mystère du regard humain importe plus que l'interdit religieux de la représentation. Sera hérétique celui pour qui épouser la femme aimée, catholique, importe plus que la religion de ses pères, même s'il s'agit d'une apostasie sans fracas, puisqu'il a décidé depuis longtemps, dans son for intérieur, de ne plus être juif. Sera hérétique celui pour qui l'amitié et un verre de rhum partagé importent plus que la révolution, qui d'ailleurs ne tient pas ses promesses. Du

coup seront hérétiques aussi ces jeunes Havanais qui se regroupent en tribus urbaines, se ramifiant en sous-tribus aux codes précis, comme ces « emos » tendance gothique, gosses de riches aux avant-bras scarifiés et qui jonglent avec l'idée du suicide – on existe comme on peut. Que disparaisse l'un des leurs et l'enquête de Conde, loin de s'égarer, ne fait que creuser le même sillon : comment vivre ?

Ces personnages et bien d'autres figures en rupture de ban, Padura les fait se croiser avec brio dans *Hérétiques*. Brassant les lieux et les circonstances, le roman peut être lu comme le rappel d'un fait vérifiable sous tous les cieux, à toutes les époques : l'hérétique apparaît surtout, et peut-être uniquement, dans le regard d'autrui. Il est un produit du groupe. Cependant, là où pousse l'hérésie pousse aussi la tolérance, dont est capable la même société. « *Il y a des*

commandements inviolables, en rapport avec le bien et le mal, mais il reste aussi beaucoup d'espace dans la vie qui ne devrait appartenir qu'au seul individu », estime contre toute attente le rabbin Samuel, au 17^e siècle, alors qu'un illuminé qui se prétend le Messie séduit de plus en plus de gens prêts à le suivre en Palestine, que les juifs sont massacrés en Pologne et qu'un jeune juif, au nom de son art, ose représenter le visage humain.

L'hérésie est donc étroitement liée à la liberté. Padura semble élever celle-ci au rang de valeur suprême, même si elle apparaît ici comme résiduelle. Dieu est mort, la révolution est un mensonge, l'argent pourrit tout, le réel est le plus souvent synonyme de vide. Mais tout n'est pas perdu si chacun peut au moins choisir sa tribu, ses croyances, ses actes, conclut ce roman aux accents dialectiques assumés. Tout de même, n'est-ce pas une vision un peu courte de la

liberté, dès lors que Dieu est loin d'être mort, qu'un peu partout sur la planète la rue fait la révolution et que les choix que chacun croit pouvoir faire en invoquant sa chère liberté sont toujours plus ou moins conditionnés ? Si l'on se souvient en outre avec quelle docilité, dans l'atelier du Maître, l'apprenti Elías était heureux de sacrifier provisoirement sa liberté pour apprendre à peindre, on se dit qu'une certaine vision verticale du monde lui était – ici au passé, car elle s'est perdue dans les vociférations des déboussolés comme dans les prétentions de millions de Narcisse – sans doute supérieure. ■

HÉRÉTIQUES

Leonardo Padura

Traduit de l'espagnol par Elena Zayas

Éditions Métailié, 2014, 608 p.



ENCOURAGER LA DISCUSSION

**POUR LE TEXTE
ET LE CONTEXTE**

LE DEVOIR